

Modèle CCYC : ©DNE

Nom de famille (naissance) :
(Suivi s'il y a lieu, du nom d'usage)

LAKSHMANAN - MINET

Prénom(s) :

NICOLAS

N° candidat :

N° d'inscription :

(Les numéros figurent sur la convocation.)

Né(e) le :



Liberté • Égalité • Fraternité
RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

1.1

Concours / Examen : Baccalauréat Section / Spécialité / Série : général

Epreuve : Matière : Français

CONSIGNES

- Remplir soigneusement en majuscules le cadre d'identification sur toutes les copies.
- En dehors de ce cadre d'identification, aucun signe distinctif ne doit permettre d'identifier le candidat.
- Ne joindre aucun brouillon et n'effectuer aucun collage et aucun agrafage.
- Ecrire à l'encre foncée et éviter d'utiliser du blanc correcteur. Ne pas composer dans la marge.
- Numéroté chaque page et préciser le nombre total de pages.

Session :

Dans le texte que nous étudions, le personnage de Madame de Montbrillant explique à l'un de ses amis ce que sont pour elles les véritables règles de l'amitié : l'indulgence et la liberté. Cela paraît relever du plus élémentaire bon sens, et nul ne saurait contester leur nécessité. Néanmoins, il est aussi évident que nous autres humains oublions bien souvent de suivre ces règles de bon aloi ; or, dans notre extrait, Madame d'Épinay, l'auteurice du roman, rappelle avec une justesse assez désarmante la valeur de ~~telles~~^{ces} principes.

Nous étudierons donc pourquoi son raisonnement semble si juste, en suivant le mouvement du texte : nous étudierons d'abord l'argumentation de Madame de Montbrillant pour défendre l'idée qu'on ne saurait avoir des exigences et particulières quant à l'amitié ; nous étudierons ensuite ; nous étudierons ensuite la façon dont elle défend l'idée que c'est l'absence d'exigence qui doit fonder l'amitié ; nous étudierons enfin la façon dont elle défend l'idée que l'amitié ne saurait s'accommoder de la petitesse des reproches.

* * *

Madame de Montbrillant semble commencer son raisonnement sur un lieu commun des plus banals — voire des plus affligeants. La première phrase revient en effet à dire : « à chacun son opinion » ; ce qui revient au fond à dire qu'au delà de l'opinion, il n'est pas possible de penser, et qu'en somme, la pensée, cela n'existe pas. Mais en fait, il ne s'agit pas de renoncement à la pensée : il s'agit de renoncer à « prescrire des règles » (ligne 1). Dès lors, on peut penser l'amitié à condition de ne pas prétendre lui imposer des règles. Plus précisément encore, M^{me} de Montbrillant ne refuse pas qu'il y ait des principes à l'amitié ; bien au contraire, elle refuse que ces principes soient particuliers à chacun, « suivant sa façon de penser » (l. 2). Autrement dit, ce qu'elle annonce ici, c'est qu'elle va proposer des véritables règles : des règles générales, et non pas particulières.

C'est que le dispositif du roman épistolaire permet à l'autrice de renvoyer à un autre personnage, Dami, qui a, de son côté, prétendu imposer de telles règles, comme l'indique « Vous m'annoncez vos prétentions envers vos amis. » Mais c'est surtout l'occasion de montrer concrètement quelles sont les conséquences de telles prétentions particulières en amitié. D'abord, on est en droit d'avoir plusieurs amis ; et si chacun a des prétentions particulières, on ne peut s'en sortir, puisque les prétentions peuvent être contradictoires. C'est ce qu'elle fait apparaître en disant : « il en viendra un autre des miens qui en aura de toutes opposées ». Enfin, M^{me} de Montbrillant fait rendre sensible l'impasse dans laquelle

Conduisant les règles particulières en amitié tout en ayant l'humilité de faire reposer la faute imaginaire sur elle-même. En effet, quand elle dit « je trouverai dix fois par jour le secret de me faire maudire de mes amis », elle semble dire que c'est elle qui fera la mauvaise action qui sera coupable de rompre les liens amicaux. En réalité, on comprend bien que si elle se sentait coupable, ce serait à cause de ces règles qui n'ont pas lieu d'être, et elle renverse la charge de la faute sur les règles elles-mêmes et leur illégitimité.

On le voit, M^{me} de Montbrillant sait manier l'art délicat de la controverse en amitié : elle sait repousser l'idée de son ami tout en s'accusant elle-même.

*

La deuxième étape du raisonnement de M^{me} de Montbrillant consiste en réalité à proposer une véritable règle générale : celle de l'absence d'exigences à l'égard de ses amis, ce qu'elle appelle « l'indulgence et la liberté » (l. 7). On ne peut s'empêcher de penser ici à la règle de l'abbaye utopique de Thétémé, énoncée par Pebeleis dans *Gargantua* : « Fay ce que voudras. » Cette règle en effet est une anti-règle. En effet, elle est fondée sur « l'indulgence », qui doit pousser à pardonner à ses amis d'avoir des défauts, mais surtout sur la « liberté », qui implique qu'accorde à ses amis la liberté, le droit d'avoir des défauts. Mais ce qui est surtout frappant ici, c'est le caractère humble et pratique de l'épistolaire ; il ne s'agit pas seulement de principes : il s'agit de la réalité humaine. En effet, quand elle dit « sans cela il n'est point de liens qui ne se brisent » elle dit son souci que les liens amicaux soient solides. Au fond elle réunit ici deux des vertus humaines fondamentales, telles que les

Anciens les définissent : prudence et tempérance. Elle regarde quelles sont les conséquences des principes rigides et particuliers en amitié : c'est la prudence, la capacité à voir plus loin que le bout de son nez. Elle refuse de se laisser emporter dans des principes excessifs : c'est la tempérance.

De même que dans le premier paragraphe elle a montré les conséquences des prétentions rigides en amitié pour celui (en l'espèce pour celle) qui les subit, de même ici, dans les lignes 9 à 14 du texte, constituées d'une seule et longue phrase (« Je ne saurais exiger... insupportable ») elle en montre la conséquence pour celui qui les impose. Cette conséquence, c'est que mes exigences ^{me} rendront mon ami "insupportable". C'est donc que je perdrai le bonheur de l'amitié. Elle montre donc bien que les exigences en amitié sont intenable, non pas quant à des principes éthérés, mais dans la réalité humaine et vivante.

Le raisonnement est d'autant plus convaincant qu'il est fondé sur une idée tout ce qu'il y a de plus raisonnable et vraisemblable exprimée ll. 12-13 : « tout mon désir ne le reformera pas s'il est renfermé, ou léger, ou sérieux, ou gai » L'énumération concrète des traits de caractère nommés ici renvoie le lecteur renvoie le lecteur à l'absurdité qu'il n'aura manqué d'opérer : ce que nous avons à reprocher à nos proches, ne sont-ce pas essentiellement leurs traits de caractère ? La vanité de tels reproches apparaît ici de façon assez éclatante.

L'humilité et la simplicité de M^{me} de Montbril sont apparues aussi nettement dans le dernier argument formulé à la fin du deuxième paragraphe, ll. 15-16 : « Lenez... ne voit pas les autres ». A travers cette comparaison, elle fait en réalité de l'ami comme une œuvre d'art, quelqu'un dont il s'agit de découvrir

Modèle CCYC : ©DNE

Nom de famille (naissance) :
(Suivi s'il y a lieu, du nom d'usage)

Prénom(s) :

N° candidat :

N° d'inscription :

(Les numéros figurent sur la convocation.)

Né(e) le :

1.1

Concours / Examen : Baccalauréat

Section / Spécialité / Série : général

Epreuve : Français

Matière :

CONSIGNES

- Remplir soigneusement en majuscules le cadre d'identification sur toutes les copies.
- En dehors de ce cadre d'identification, aucun signe distinctif ne doit permettre d'identifier le candidat.
- Ne joindre aucun brouillon et n'effectuer aucun collage et aucun agrafage.
- Ecrire à l'encre foncée et éviter d'utiliser du blanc correcteur. Ne pas composer dans la marge.
- Numéroté chaque page et préciser le nombre total de pages.

Session :

2026

les beautés, sans s'occuper de ses défauts — de même que moi qui compose ce commentaire ai pour mission de repérer les beautés du texte étudié, sans m'occuper de ses éventuels défauts ! Au fond cette humilité et cette simplicité ne se contentent pas d'accepter l'humanité de l'autre ; elle consiste à accepter ma propre humanité à moi : en faisant « amateur » (l. 15) en amitié, je sais que mon but n'est pas moral, mais esthétique. C'est parce que je cherche du bonheur et du plaisir dans l'amitié, de façon très humblement humaine, que je ne serai pas exigeant en amitié.

Ce qu'on voit en somme dans ce deuxième paragraphe, c'est l'art qu'a Mme D'Épinay pour renvoyer le lecteur à lui-même, en tant que non seulement objet, mais encore sujet de l'amitié — au point que, notre lecteur l'aura remarqué, notre « je » a rejoint dans les lignes qui précèdent, le « je » de Mme de Montbrillant.

*

Dans le troisième paragraphe de notre extrait, Madame de Montbrillant montre combien, en amitié, les reproches sont mesquins ; mais elle le fait systématiquement en montrant ce qu'est en revanche la

Page / nombre total de pages

5 / 8

grandeur de l'amitié véritable.

Ainsi, dans la première étape de ce paragraphe (ll. 17-20: « S'il s'élève ... méfiance »), elle oppose les torts prétendus d'un ami (dans les deux premières lignes), avec le seul véritable tort selon elle: « la méfiance ». Il s'agit en fait d'une reformulation des des p. deux principes énoncés dans le paragraphe précédent: « indulgence » et « liberté », mais à l'inverse. Pour Montbrillant, l'indulgence et la liberté en amitié, c'est la confiance. Il n'est pas forcément évident de rapprocher ces concepts; mais on peut apercevoir leur point de rencontre dans la dernière phrase du texte, quand elle évoque, ll. 24-25, « cette confiante sécurité », « ces délicieux épanchements » de la véritable amitié. Encore une fois, ce qui l'intéresse, c'est le bien humain que peut apporter l'amitié, et non le respect de principes moraux et abstraits.

L'énumération des reproches supposés d'un ami dans les lignes 20 à 22 est à cet égard éloquente, tant ils paraissent ridicules, surtout du fait de l'évocation de l'enfantine « bonderie » qui clôt cette énumération à la ligne 22.

L'antithèse entre les reproches puérils des amitiés vulgaires arrive à une espèce de sommet dans la fin de notre texte, constituée par ses deux dernières phrases: « Eh! laissez... vieilles ». Encore une fois, d'ne de Montbrillant ramène ses propos généraux sur l'amitié à l'amitié concrète entre elle et son ami René. Dans

le premier paragraphe, elle était revenue à elle (« de sorte que moi, qui aurai un caractère tout divers », ll. 475); dans le deuxième, elle est revenue au dialogue avec son interlocuteur particulier (« Venez », l. 15); ici, à nouveau elle se livre à un impératif amical - tendre et familier - : « Eh! laissez, laissez... » (l. 22).

Mais cette familiarité ne va pas sans rigueur. Ainsi, la façon dont elle évoque les amitiés vaines (« ce commerce de misère et d'ergoterie ») est assez saisissante. On n'y échangerait selon elle, que du rien et du méprisable, aussi bien au plan sentimental (c'est ce que dit la formule « ces cœurs vides ») qu'au plan intellectuel (c'est ce que dit la formule « ces têtes sans idées »). La vive humanité de son propos pousse l'Épistotière à une attaque assez vive contre les faux amis; mais sa délicatesse consiste à en faire une sorte d'éloge de son ami. En effet, avec les démonstratifs « ces » répétés, puis encore une fois au début de la phrase suivante (« ces sots petits amants vulgaires »), ll. 23-24), elle renvoie l'insulte non à son ami, mais à ceux dont elle prétend qu'il lui serait supérieur.

En effet, même si le texte se termine par une attaque violente contre la mesquinerie de l'exigence en amitié, qui va jusqu'à l'accusation de vice, avec l'adjectif « vicieuses » qui clôt le texte, il faut absolument remarquer le contrepoint constitué par l'espèce de parenthèses des lignes 24 à 26 : « au lieu de cette confiante sécurité... par l'exercice de la philosophie et de la vertu ». Nous les avons déjà évoquées précédemment, à propos de la confiance; mais on peut s'arrêter ici sur le portrait des vrais amis. Ce qui est frappant au fond, c'est de rapprocher les deux qualificatifs utilisés ici (« honnêtes » et « fortes ») avec « l'indulgence » et la « liberté » du deuxième paragraphe. L'Épistotière fait de l'indulgence une force, renversant ainsi le préjugé qui en ferait une faiblesse. D'autre part, cette force

de l'indulgence, qui refuse les faux principes à l'amitié, élève les principes humblement humains qui la guident à un rang supérieur : ceux de "la philosophie" et de « la vertu » (l. 26).

Ce qui est particulièrement frappant dans ce dernier paragraphe, c'est l'art avec lequel l'auteur élève la simplicité pratique des sentiments humains en amitié au rang de la pensée la plus complexe et la plus estimée : la philosophie.

* *

*

Madame D'Épinay, dans cet extrait a su évoquer l'indulgence nécessaire en amitié à la fois en philosophe, hautement raisonnable, et en amie, hautement indulgente. Elle allie ainsi force et délicatesse : que demander de plus quand il s'agit d'amitié ?